

## La Non Scolarisation des Filles, Cause du Libertinage des Femmes : Une Lecture d'Émile Zola et Calixthe Beyala

ABENG ZE Élise

Université de Bertoua-Cameroun

### Résumé :

*Cette étude comparative entre l'œuvre d'Émile Zola (XIX<sup>e</sup> siècle français) et celle de Calixthe Beyala (Littérature africaine contemporaine) explore le lien de causalité que les deux romanciers établissent entre la non-scolarisation des filles et ce que la société nomme "libertinage" féminin. Chez Zola, dans une perspective naturaliste l'éducation défailante des filles de la Bourgeoisie, une éducation qui les maintient dans l'ignorance pour mieux les préparer au mariage, les conduit inexorablement à l'adultère, tandis que l'absence totale d'instruction chez les filles du peuple, comme Nana, les jette dans la prostitution. Chez Beyala, le refus d'instruire les femmes, ancré dans la tradition patriarcale africaine, maintient celles-ci dans la vassalité. Lorsqu'elles tentent de s'émanciper, leur corps devient leur seule arme et leur révolte passe par la transgression sexuelle, immédiatement stigmatisée comme "libertinage" par une société qui leur refuse toute autre forme d'expression. Dans les deux cas, les auteurs dénoncent un déterminisme social implacable : le libertinage n'est pas une tare morale innée, mais le produit d'un système qui, en privant les femmes d'éducation, les condamne à n'exister que par leur corps et à être jugées pour cela.*

**Mots clés :** Non-scolarisation, libertinage, femme, peuple, société.

### Abstract

*This comparative study between the work of Émile Zola (19th century French) and that of Calixthe Beyala (contemporary African literature) explores the causal link that both novelists establish between girls' lack of schooling and what society calls female promiscuity. In Zola's work, from a naturalist perspective, the inadequate education of bourgeois girls, an education that keeps them ignorant in order to better prepare them for marriage, leads them inexorably to adultery, while the total lack of education among working-class girls, such as Nana, throws them into prostitution. In*

*Beyala's work, the refusal to educate women, rooted in African patriarchal tradition, keeps them in a state of vassalage. When they attempt to emancipate themselves, their bodies become their only weapon and their rebellion takes the form of sexual transgression, immediately stigmatised as libertinism by a society that denies them any other form of expression. In both cases, the authors denounce an implacable social determinism: debauchery is not an innate moral flaw, but the product of a system which, by depriving women of education, condemns them to exist only through their bodies and to be judged for it.*

**Keywords :** *Non-schooling, debauchery, women, people, society.*

## **Introduction :**

L'histoire littéraire du XIX<sup>e</sup> siècle français avec Émile Zola, et celle de la littérature africaine contemporaine, avec Calixthe Beyala, semblent à première vue irréconciliables. Pourtant, un thème commun et puissant émerge de leurs œuvres respectives : la condition féminine comme produit d'un déterminisme social implacable. L'une des pierres angulaires de cette condition est l'accès ou plutôt le non –accès à l'éducation et à l'instruction. Chez Zola, dans la veine naturaliste, l'éducation des filles est un sujet de réquisitoire, une éducation sur les genoux de l'Église qui prépare les femmes à l'adultère ou à la prostitution. Chez Beyala, dans le contexte postcolonial, le manque d'instruction maintient les femmes dans une vassalité traditionnelle, et leur tentative d'émancipation, souvent brutale et maladroite, est perçue par la société comme un libertinage. Le choix de ce sujet émerge d'un triple constat, à la fois sociologique, littéraire et historique. Dans de nombreuses sociétés, traditionnellement patriarcales, l'éducation de la fille est longtemps restée une variable d'ajustement économique. L'œuvre de Zola dresse un constat clinique de la condition féminine sous le Second Empire. Il montre comment l'absence d'éducation et la misère sociale poussent les jeunes filles vers le libertinage destructeur, soit par nécessité alimentaire, soit par une revanche sociale vénéneuse. Un siècle plus tard, Calixthe

Beyala fait le même constat dans le contexte postcolonial. Ses héroïnes, souvent abandonnées par la famille, errent dans les rues de Douala ou Paris. Leur débauche est présentée comme une esthétique de la débrouille, une contestation violente d'un ordre social qui les a exclues par le déni d'instruction. Le choix de ce sujet est motivé par une volonté de dépasser les lectures moralisatrices du libertinage féminin et d'inscrire cette question dans une perspective de justice sociale et de genre. Notre motivation principale réside dans le refus d'une vision essentialiste qui attribuerait le libertinage à une prétendue nature féminine ou à une défaillance morale individuelle. Ce sujet est en outre motivé par le désir de créer un dialogue intertextuel entre deux littératures souvent étudiées séparément. Nous partons du principe que la lecture de Beyala éclaire rétroactivement celle de Zola et inversement. Enfin ce choix est motivé par une urgence contemporaine. Malgré les avancées, la non-scolarisation des filles reste un fléau mondial, souvent corrélé à des formes de précarité et d'exploitation sexuelle. En revisitant Zola et Beyala, nous voulons contribuer à une archéologie du féminisme populaire. Dans le cadre de cette étude, la théorie comparatiste constitue le socle épistémologique qui justifie et oriente la mise en dialogue des œuvres de Zola et Beyala. Elle ne se réduit pas à une simple mise en parallèle de deux corpus; elle repose sur une conception précise de la littérature comparée comme méthode d'investigation des structures anthropologiques et des configurations historico-culturelles à travers les frontières linguistiques, temporelles et géographiques. Elle est donc dialectique. Elle ne cherche ni à réduire Zola à un précurseur de Beyala, ni à faire de Beyala une simple variante de Zola, mais à reproduire une intelligence renouvelée du lien entre non-scolarisation, corps féminin et libertinage dans la modernité littéraire. Cette démarche s'inscrit dans une tradition comparatiste qui, de Jean-Marie Carré à Édouard Glissant, a toujours considéré que la littérature

comparée est une poétique de la relation, un art de tisser des liens entre les œuvres, les cultures et les histoires. Ainsi, en quoi l'absence ou l'insuffisance de l'instruction féminine constitue-t-elle chez les deux auteurs, une forme de violence symbolique qui prépare les femmes à la vulnérabilité? Comment le corps féminin devient-il, par défaut d'autres moyens d'expression et d'émancipation, le lieu d'une révolte que la société s'empresse de qualifier de libertinage? Dans quelle mesure la dénonciation de ce mécanisme permet-elle à Zola et à Beyala de porter un réquisitoire contre l'ordre social patriarcal, qu'il soit bourgeois ou traditionnel, qui organise lui-même la chute des femmes qu'il prétend condamner? Nous nous proposons de percevoir comment la non-scolarisation et la mauvaise éducation des filles constituent, chez ces deux auteurs, un terreau fertile pour ce que la société nomme le libertinage. Dans une première partie, nous analyserons le constat d'une éducation défaillante ou absente, comme facteur de vulnérabilité. Ensuite, nous verrons comment cette carence éducative pousse les personnages féminins vers des comportements transgressifs, qualifiés de libertinage. Enfin, nous montrerons que ce libertinage est en réalité une conséquence tragique du déterminisme social, un impensé culturel que les deux romanciers dénoncent.

## **I-Une éducation défaillante qui prépare à la vulnérabilité**

Dans l'univers romanesque d'Émile Zola comme dans celui de Calixthe Beyala, l'éducation des filles apparaît comme un angle mort de la société, un impensé qui révèle les fondements patriarcaux sur lesquels reposent les deux époques et les deux cultures représentées. Loin de paraître comme un détail anecdotique, la question de l'instruction féminine constitue chez ces deux auteurs le point de départ d'un déterminisme social implacable. Qu'il s'agisse d'une éducation qui enferme les filles dans l'ignorance pour mieux les préparer au mariage,

ou d'une absence totale d'instruction qui les livre sans défense aux prédateurs, le constat est unanime : la société organise elle-même la vulnérabilité des femmes en les privant des armes intellectuelles qui leur permettraient d'exister par elles-mêmes. Cette première partie analyse comment, chez Zola d'abord, puis chez Beyala, l'éducation défailante ou absente constitue le premier maillon d'une chaîne qui mène les femmes à la dépendance et à l'exploitation.

### ***I-1- Chez Zola : une éducation qui enferme et prépare à la dépendance***

Émile Zola dresse un réquisitoire féroce contre le système éducatif réservé aux filles, dans la France sous le Second Empire. Qu'elles appartiennent à la bourgeoisie ou au peuple, les filles sont maintenues dans un état d'ignorance qui les rend vulnérables, mais les mécanismes diffèrent selon les classes sociales.

#### ***I-1-1-L'éducation bourgeoise : un enfermement sous couvert de protection***

Zola dépeint l'éducation réservée aux filles dans **Pot-Bouille**. Pour lui, elle n'est qu'un apprentissage de l'hypocrisie et de la soumission. Loin de viser l'épanouissement intellectuel ou l'autonomie des jeunes filles, elle a pour unique objectif de les préparer à leur futur rôle d'épouse docile et ignorante. Le plan d'éducation de Madame Villaume est à cet égard emblématique de cette conception réductrice et dangereuse de l'instruction féminine. Il repose alors sur un principe fondamental : maintenir la fille dans une ignorance totale des réalités de la vie, la préserver des vilaines choses de la rue tel on préserve un fruit sous une cloche de verre. Cette protection apparente est en réalité une forme d'emprisonnement intellectuel qui prive la jeune fille de tout discernement. La religion y est utilisée non pas comme une ouverture spirituelle,

mais comme un simple frein moral, un outil de contrôle social destiné à brider les pulsions plutôt qu'à former une conscience éclairée.

C'est sans doute la formule cynique rapportée par Zola qui résume le mieux cette éducation aliénante : « pas de romans avant le mariage, tous les romans après le mariage » (Zola, Pot- Bouille, p.108). Cette opposition entre l'avant et l'après mariage est révélatrice d'une conception utilitaire et hypocrite de l'éducation. Avant le mariage, il s'agit de maintenir la jeune fille dans l'innocence, voire dans l'ignorance la plus complète de sa propre nature physiologique et affective. Après le mariage, une fois la transaction conclue et l'épouse livrée à son mari, tous les excès deviennent possibles, y compris l'adultère que cette éducation prépare paradoxalement.

Cette éducation produit des femmes qui, selon l'analyse de Zola sont incapables de faire face aux réalités du mariage. Précipitées dans l'union conjugale sans armes et sans connaissance d'elles-mêmes ni des hommes, elles sont comme des aveugles jetées dans un monde qu'elles ne comprennent pas. Leur vulnérabilité est alors maximale : ne sachant pas discerner le bien et du mal, n'ayant pas appris à maîtriser leurs pulsions ou à comprendre leurs désirs, elles deviennent des proies faciles pour les prédateurs, ou bien elles se jettent elles-mêmes dans l'adultère comme dans une découverte tardive et grisante de leur propre corps. Cette éducation ne fait que conditionner la femme à son futur rôle d'adultère.

### ***I-1-2- L'absence d'éducation chez les filles du peuple : une exposition sans défense***

Pour les filles du peuple comme Nana, le constat est encore plus tragique. Il ne s'agit plus d'une éducation qui enferme, mais d'une absence totale d'éducation et de protection. Dans **L'Assommoir**, le personnage Nana incarne cette

vulnérabilité extrême de l'enfance livrée à elle-même dans les quartiers populaires. Élevée dans un milieu où règnent l'alcoolisme, la violence et l'oisiveté et la veulerie, Nana est, dès son plus jeune âge, initiée aux vices par son environnement. L'absence de toute éducation morale, de tout cadre structurant, laisse l'enfant sans défense face aux influences les plus néfastes. La promiscuité, la misère, les mauvais exemples des adultes qui l'entourent, son quartier pourri de vice constituent sa seule école, une école qui lui apprend bien plus rapidement les réalités sordides de la vie, que les vertus qu'on pourrait souhaiter inculquer à une fille.

Dans cette perspective naturaliste, l'environnement façonne l'individu de manière irrémédiable. Zola, en appliquant sa méthode expérimentale à la littérature, montre comment le déterminisme social agit sur ses personnages. La formule est sans appel : « *Si dans le peuple, le milieu et l'éducation jettent les filles dans la prostitution* » (Zola, *L'adultère dans la bourgeoisie*, Figaro, 28 février 1881). L'éducation ou plutôt son absence est ici clairement posée comme un facteur déterminant du destin féminin. Les filles du peuple ne choisissent pas la prostitution, elles y sont jetées par des forces qui les dépassent, par un environnement qui ne leur offre aucune alternative, aucune échappatoire.

Cette absence d'éducation crée une vulnérabilité à plusieurs niveaux. Vulnérabilité économique : sans instruction, sans formation professionnelle, ces filles n'ont d'autre ressource que leur corps pour survivre. Vulnérabilité psychologique : sans repères moraux solides, sans capacité de réflexion et de recul sur leur propre situation, elles subissent leur destin sans pouvoir le comprendre ni le combattre. Vulnérabilité sociale : rejetées par une société qui les méprise tout en les exploitant, elles n'ont aucune place reconnue, aucune légitimité.

La non-scolarisation et la mauvaise éducation sont ici clairement posées comme facteurs déterminants d'un futur libertinage professionnalisé.

### ***1-2- Chez Beyala : Le poids de la tradition et le refus d'instruire***

Chez Calixthe Beyala, la problématique se déplace dans l'Afrique contemporaine et sa diaspora. Ce constat rejoint celui de Zola dans le fait que, l'absence d'instruction des filles n'est pas un accident ou un oubli, mais un pilier fondamental de l'ordre patriarcal. La tradition, loin d'être une valeur protectrice, apparaît comme un carcan qui maintient les femmes dans une dépendance absolue.

#### ***1-2-1-L'assignation des femmes à des rôles traditionnels où l'intellect est perçu comme une menace***

Dans l'univers romanesque de Beyala, les femmes sont assignées à des fonctions précises et limitées : épouses, mères, gardiennes du foyer et des traditions. Leur valeur sociale se réduit à leur capacité à remplir ces rôles, et toute tentative d'en sortir est perçue comme une menace pour l'ordre établi. L'instruction des filles dans ce contexte n'est pas seulement négligée. Elle est activement combattue, car elle représenterait une brèche dans le système.

Le personnage de M'ammariam dans **Maman a un amant** est particulièrement révélateur de ce mécanisme. Mariée selon la tradition musulmane, elle a été pendant des années une bonne épouse, docile et soumise acceptant sans redire son rôle et les humiliations qui l'accompagnent, notamment le mépris d'un mari qui, lui, préfère d'autres femmes. Lorsqu'elle exprime le souhait d'apprendre à lire et à écrire, elle déclenche une réaction d'une violence inouïe de la part de son époux.

Cette réaction montre que, pour l'homme, l'instruction de sa femme n'est pas une aspiration légitime, mais une

transgression inacceptable. Apprendre à lire pour une femme, c'est déjà sortir de sa condition, c'est revendiquer une sorte d'autonomie intellectuelle qui remet en cause l'ordre patriarcal. L'intellect féminin est perçu comme une menace parce qu'il pourrait permettre aux femmes de prendre conscience de leur asservissement et de le remettre en question.

La réplique de M. Abdou Traoré est d'une cruauté exemplaire : « *Qu'est-ce que t'espères au fond? Devenir une intellectuelle? Personne n'y peut t'embaucher. T'es noire, t'es vieille...Personne y peut te prendre, même pas comme putain* » (Calixthe Beyala, Maman a un amant, p.145) Cette violence verbale révèle plusieurs strates du mépris. D'abord le mari ridiculise l'ambition de son épouse en la renvoyant à son âge et à sa couleur de peau, comme si l'instruction était un luxe réservé aux jeunes et aux Blanches. Ensuite, il réduit toute aspiration féminine à une dimension utilitaire et surtout sexuelle : à quoi bon s'instruire si ce n'est pour être prise, c'est –à- dire plaire aux hommes. Enfin il insulte sa femme en lui signifiant qu'elle n'est même pas digne d'être une prostituée, signifiant qu'elle n'a aucune valeur, pas même celle que la société accorde au corps de femmes.

### ***I-2-2- La privation d'instruction comme outil de maintien dans la vassalité***

Cette scène violente met en lumière un mécanisme plus large : la privation d'instruction n'est pas un simple manque, c'est un outil délibéré de maintien des femmes dans la dépendance. En refusant aux filles l'accès au savoir, la société patriarcale s'assure qu'elles resteront éternellement des mineures, incapables de subvenir à leurs propres besoins, de comprendre leurs droits ou de contester l'autorité masculine.

Le comportement de M. Abdou Traoré illustre parfaitement cette logique. En rabaisant sa femme, en lui signifiant qu'elle n'est bonne à rien d'autre qu'à son rôle

d'épouse, il la maintient dans une position de vassalité. L'instruction représenterait une émancipation économique potentielle : personne n'y peut t'embaucher, mais aussi une émancipation psychologique : devenir une intellectuelle, c'est-à-dire une personne qui peut penser par elle-même.

Beyala montre ainsi comment la tradition, souvent invoquée comme valeur protectrice, est en réalité un instrument d'oppression. Les femmes sont prisonnières d'un système qui les enferme dans l'ignorance et les punit dès qu'elles essaient d'en sortir. M'ammayam, en voulant apprendre à lire, ne cherche pas à devenir une intellectuelle au sens académique du terme, elle cherche simplement à exister en dehors du regard masculin, à avoir une activité qui lui appartienne en propre, à sortir de l'enfermement domestique. Mais cette aspiration modeste est immédiatement réprimée avec une violence qui montre à quel point le système se sent menacé par la moindre velléité d'autonomie féminine.

La vulnérabilité ainsi créée est totale. Sans instruction, sans métier, sans autonomie financière, les femmes comme M'ammayam n'ont d'autre choix que de supporter l'insupportable : le mépris, l'abandon, la solitude. Leur corps lui-même, leur dernière possession, perd de sa valeur avec l'âge, comme le lui rappelle crûment et cruellement son époux. Elles sont ainsi doublement vulnérables : dépendantes des hommes de leur vivant, et abandonnées par eux lorsqu'elles ne correspondent plus aux critères de la désirabilité masculine.

Le constat dressé par Zola et Beyala est d'une troublante convergence malgré la distance historique et culturelle qui sépare les deux auteurs. Dans les deux cas, l'éducation des filles ou son absence apparaît comme le premier acte d'un drame qui se jouera plus tard sur le corps des femmes. Que ce soit l'éducation hypocrite de la bourgeoisie française du XIX<sup>e</sup> siècle qui prépare les filles à l'adultère, l'abandon éducatif des filles du peuple qui les jette dans la prostitution, ou le refus

traditionnel d'instruire les femmes qui les maintient dans une vassalité sans issue, le mécanisme est identique : la société organise elle-même la vulnérabilité féminine en privant les filles des armes intellectuelles qui leur permettraient de se défendre.

Cette vulnérabilité ainsi créée n'est pas une fatalité naturelle, mais une construction sociale minutieusement élaborée. En refusant aux filles l'accès au savoir, en les maintenant dans l'ignorance de leur propre nature et du monde qui les entoure, la société les prépare à être des proies. C'est ce constat accablant qui ouvre la voie à la deuxième partie de notre analyse : comment cette vulnérabilité programmée conduit-elle inévitablement les femmes vers ce que la société nommera " le libertinage" ?

## **II- La carence éducative comme moteur du libertinage**

Après avoir établi le constat d'une éducation défailante qui prépare les femmes à la vulnérabilité, il convient d'examiner comment cette carence éducative se mue, dans l'univers romanesque de Zola et de Beyala, en moteur de ce que la société nomme "le libertinage". Privées des armes intellectuelles qui leur permettraient de s'émanciper par des voies socialement acceptables, les femmes n'ont d'autre recours que leur corps pour exister, pour se révolter ou pour survivre. Ce corps devient alors le lieu d'une expression paradoxale : à la fois instrument de soumission aux désirs masculins et outil de transgression des normes établies. L'analyse qui suit montrera comment, chez Zola, le corps féminin s'impose comme la seule arme dans un combat inégal, tandis que chez Beyala, la transgression sexuelle apparaît comme une quête désespérée d'émancipation, immédiatement stigmatisée par une société qui refuse aux femmes toute autre forme d'autonomie.

## ***II-1-Le corps comme seule arme dans un combat inégal***

Dans l'esthétique naturaliste de Zola, les personnages féminins sont déterminés par leur milieu et par l'éducation qu'ils ont reçue, ou plutôt qu'ils n'ont pas reçue. N'ayant pas accès aux sphères du savoir et de la réflexion ces femmes agissent par pulsions, et leur corps devient le vecteur privilégié de ces pulsions, qu'il s'agisse de survie ou de revanche sociale.

### ***II-1-1-Nana ou la force inconsciente de la nature***

Le personnage de Nana incarne de manière paradigmatique ce mécanisme par lequel l'absence d'éducation transforme le corps féminin en une arme de destruction massive, d'autant plus redoutable qu'elle est inconsciente. Issue des bas-fonds populaires décrits dans **L'Assommoir**, Nana n'a reçu aucune éducation morale ni intellectuelle. Son seul capital, sa seule richesse, c'est son corps, un corps dont elle ne mesure pas vraiment la puissance, mais qu'elle utilise instinctivement pour échapper à la misère.

Cette dimension instinctive et presque animale est perçue dès son apparition sur scène dans le roman éponyme. Le directeur du théâtre Bordenave, explique sans ambages que le talent n'a rien à voir dans la réussite de Nana : « Un four, un four! Cria le directeur dont la face s'empourprait. Est-ce qu'une femme a besoin de savoir jouer et chanter? Ah! Mon petit, tu es trop bête! Nana a autre chose, parbleu » (Émile Zola, *Nana*, p.24) Cette autre chose c'est précisément la puissance animale de son corps, ce magnétisme sexuel qui remplace toute forme de culture ou de savoir-faire. Gustave Flaubert dans une lettre à Zola avait parfaitement saisi cette dimension mythique du personnage, écrivant que : « *Nana tourne au mythe, sans cesser d'être réelle* » (Gustave Flaubert, Lettre autographe adressée à Émile Zola, le dimanche 15 février 1880 à Croisset ) Cette formule saisissante résume le paradoxe du personnage : elle est

à la fois une fille du peuple extrêmement concrète, issue d'un déterminisme social implacable, force de la nature qui dépasse son propre statut de personnage.

Zola décrit son apparition sur scène en des termes qui révèlent cette dualité :

*« À ce moment, les nuées au fond s'écartèrent et venus parut. Nana très grande, très forte pour ses dix-huit ans, dans sa tunique blanche de déesse, ses longs cheveux blonds simplement noués sur les épaules, descendit vers la rampe avec un aplomb tranquille, riant au public. Et elle entama son grand air : lorsque venus rode le soir. » (Émile Zola ,Nana, p.25)*

La folie impulsive de son sexe représente la description de Zola, dans le langage de son époque et désignant ainsi cette puissance féminine dévastatrice qui n'a pas été canalisée, éduquée, domestiquée par une instruction morale et intellectuelle. Cette absence d'éducation fait de Nana ce que la critique a nommé une force inconsciente : elle agit sans réfléchir, sans calculer, purement par instinct. Mais cet instinct, parce qu'il n'est pas régulé par la raison, devient terriblement efficace comme le note George Becker : *« Ce qui émerge de Nana comme force destructive atteint son point culminant dans le treizième chapitre, par une sorte d'appel nominal des victimes de sa voracité »* (George Becker, Émile Zola : L'homme et l'œuvre. 213)

Banquiers ruinés, aristocrates déchus, jeunes gens poussés au suicide, la liste des victimes de Nana est impressionnante. Mais cette puissance destructrice n'est pas le fruit d'une stratégie consciente, elle est la conséquence

mécanique d'un corps de femme livré à lui-même dans une société qui n'a pas daigné lui donner d'autre moyen d'existence. L'analyse déterministe de Zola est sans appel. Et le constat semble aussi évident que : les femmes peuvent agir par pulsions, réactions, au mieux acceptation de leur condition. N'ayant pas été éduquée à la réflexion, Nana ne peut qu'agir par pulsion, et son corps est le vecteur incontrôlable de ces pulsions. Son libertinage n'est donc pas une dépravation morale, mais une conséquence quasi biologique de son absence d'éducation et de sa misère sociale originelle.

### ***II-1-2-L'adultère bourgeois : une conséquence mécanique de l'ignorance***

Si Nana représente le versant populaire de ce déterminisme, les romans de Zola montrent que les femmes de la bourgeoisie ne sont pas mieux loties. Leur éducation bien que plus soignée en apparence, les prépare tout aussi efficacement à ce que la société nommera " le libertinage", mais sous une forme différente : l'adultère. Un réquisitoire contre l'éducation est présenté dans son œuvre **Pot-Bouille** dans lequel il analyse les personnages féminins dudit roman et constate alors que leur éducation détermine leur faire et leur devenir. Il met à nu à plusieurs reprises : « La façon dont les personnages féminins sont élevés conformément aux normes de la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle. Cette éducation enfante des proies faciles pour l'adultère. Les filles ne sont pas réellement éduquées pour affronter les réalités du mariage mais pour plaire à une idéologie dont une classe sociale tirera profit. Les filles de la bourgeoisie sont de la même manière jetée dans le pavé comme les filles du grand faubourg parisien : « *Le milieu et l'éducation, dans la bourgeoisie, les jettent dans l'adultère* » (Zola, L'adultère dans la bourgeoisie, Figaro, 28 février 1881)

Cette construction parallèle montre bien que, pour Zola, il s'agit d'un même déterminisme social qui prend les formes

différentes selon les classes, mais qui repose sur le même mécanisme : une éducation qui, par ce qu'elle enseigne ou par ce qu'elle omet d'enseigner, prépare les femmes à une existence où leur corps sera leur seule monnaie d'échange. Cette analyse se vérifie dans la structure même du roman **Pot-Bouille** : « À chaque étape de la maison de la rue Choiseul, il y a une femme adultère » (Émile Zola, Pot-Bouille, p.55) L'adultère n'est pas un accident individuel, c'est un phénomène social, établi comme une institution parallèle, rendue inévitable par la façon dont on élève les filles. En les maintenant dans l'ignorance, on les condamne à découvrir ailleurs, hors du mariage leur nature physiologique, dans les bras adultères.

Zola rejoint les préoccupations de son époque. Comme le rappelle une étude historique, au XIX siècle : « la femme éternelle mineure est placée sous l'autorité de son époux, et lorsqu'elle se rend coupable d'adultère, ne doit attendre d'indulgence ni de la justice ni de la société » (Code Napoléon, 1804) Zola en montrant que cet adultère tant condamné est en réalité le produit du système social lui-même, porte un réquisitoire d'une rare violence contre l'hypocrisie bourgeoise.

## ***II-2- La transgression comme unique voie d'émancipation***

Chez Calixthe Beyala, le lien entre carence éducative et libertinage est plus complexe, car il s'inscrit dans une quête d'émancipation. Dans l'univers romanesque de l'auteure franco-camerounaise, les femmes sont confrontées à un système patriarcal qui leur refuse tout accès au savoir et toute autonomie. Leur révolte, faute d'autres moyens d'expression, passe par le corps. Ce qui représente une transgression que la société qualifie de libertinage.

### ***II-2-1-M'ammariam ou la révolte par le corps et l'esprit***

Le personnage de M'ammariam dans l'œuvre Maman a

tradition musulmane à M. Abdou Traoré, elle a été pendant des années une épouse digne des valeurs traditionnelles du mariage. Mais cette attitude possède en son sein un désir de rompre avec des exigences de ce lien, et de pouvoir goûter à la vie. Pour la communauté africaine de Belleville où se déroule le roman, ses actes sont indissociables et condamnables par la société. L'annonce de la liaison avec un autre homme que Traoré, fait l'effet d'un véritable scandale, comme le montre d'ailleurs la réaction de l'entourage : « *M'am a un amant! Khaie! Khaie! Walaie! Certains tapaient dans leurs mains. D'autres frappaient leurs cuisses et rigolaient... c'est le genre de scoop à te faire courir dans le soleil sans savoir où se trouvent ta bouche et ton trou de cul* » (Calixthe Beyala, *Maman a un amant*, pp .6-7) La crudité de l'expression populaire souligne l'ampleur de la transgression aux yeux de la communauté. Mais ce qui rend cette transgression subversive, c'est qu'elle s'accompagne d'une revendication intellectuelle. Lorsque M. Abdou Traoré, exaspéré, demande à sa femme ce qu'elle veut vraiment, la réponse est sans appel : « *Maintenant il est temps que je prenne du temps pour moi. J'veux apprendre à lire et à écrire* » (Calixthe Beyala, *Maman a un amant*, p.145) Cette juxtaposition est bien significative; prendre un amant et apprendre à lire relèvent du même mouvement, de la même volonté de sortir de l'enfermement domestique, de la même aspiration à exister en dehors de cette vie de couple sous le contrôle du mari.

La réaction de l'époux est violente et montre les limites de l'ambition féminine pour la quête de l'émancipation. L'aspiration de la femme à la connaissance est vaine : « *Ya pas de boulot pour toi* ». Les questions liées à l'âge et à la couleur de la peau y sont un frein : « *T'es noire, t'es vieille...Personne y peut te prendre* ». Il faudrait donc comprendre avec Célestin Diabangouaya que : « *Dans l'adjectif substantivé intellectuelle,*

*s'exprime tout l'impensé culturel concernant la place des femmes dans la société* »( Célestin Diabangouaya, *Le corps féminin comme lieu d'inscription de la révolte dans Maman a un amant de Calixthe Beyala*, pp.87-102 ) Le mari rabaisse son épouse avec une violence verbale des mots qui dénoncent une société faite par et pour les hommes ,et où la femme qui cherche à s'instruire est suspectée et reléguée au rang de libertine. On note chez M'ammariam une énergie quant à la poursuite de son ambition. Elle ne renonce pas malgré l'abandon, elle décide de : « briser les entraves d'une tradition qui l'aliène » Sa prise de conscience est clairement exprimée dans le dialogue avec son époux : « *Je veux la justice, elle répond... Je trouve qu'elle n'est pas bien appliquée* » (Calixthe Beyala, *Maman a un amant*, p145) Cette revendication de justice, appliquée à sa propre condition de femme, montre que sa révolte dépasse le simple caprice individuel pour devenir une remise en cause fondamentale de l'ordre patriarcal.

Le corps de M'ammariam, par la prise d'un amant, devient l'instrument de cette révolte. Mais cette dimension charnelle ne doit pas masquer l'essentiel : ce que M'ammariam revendique, c'est avant tout le droit de prendre du temps pour elle, d'exister comme sujet et non plus seulement comme objet. Son libertinage apparent n'est que la manifestation visible d'une quête d'autonomie beaucoup plus profonde, qui passe par l'accès au savoir et à la culture.

### ***II-2-1- Le corps comme langage dans une société qui refuse la parole aux femmes***

Au-delà du cas de M'ammariam, c'est toute une réflexion sur le corps féminin comme langage que déploie l'œuvre de Beyala. Dans un univers où les femmes sont privées de parole, où leurs aspirations sont systématiquement ridiculisées ou réprimées, le corps devient le seul moyen d'expression possible. Le personnage de Mme Garemba dans

**Les Honneurs Perdus**, illustre une autre facette de ce mécanisme. Contrairement à M'ammayam, Mme Garemba est une écrivaine publique reconnue dans la communauté africaine de Belleville. : « *La Garemba que j'allais découvrir jouait à la princesse, bien sûr. Mais plus tard, je m'aperçus qu'elle croyait tenir sa vie solidement calée sous sa langue, et même le destin de l'Afrique et de ses hommes tout entier!* » (Calixthe Beyala , *Les Honneurs Perdus*, p.202) Pourtant cette émancipation intellectuelle ne lui garantit pas le bonheur.

Mme Garemba est une maman seule dont l'émancipation se fait aussi au prix d'une maternité sacrifiée. Sa vie amoureuse est un échec : Frédéric Feuchoux, son amant refuse de s'engager, et leur relation est sans issue. Saida, la femme de ménage, la met en garde, mais rien n'y fait : « *Tu m'aimeras toujours. Frédéric bailla et rota à loisir : toujours, toujours, toujours* » (Calixthe Beyala, *Les Honneurs Perdus*, p.195) La vulgarité de la réponse, le bâillement, ce rot soulignent le mépris sous-jacent, le peu de cas que cet homme fait des aspirations sentimentales de sa maîtresse. Le destin tragique de Mme Garemba, qui finit par se donner la mort, est analysé comme le prix de la liberté. Cette formule saisissante montre que, chez Beyala, l'émancipation féminine, qu'elle passe par l'intellect ou par le corps, se paie au prix fort, dans une société qui n'est pas prête à l'accepter.

Le parallèle entre Mme Garemba et Saida, sa femme de ménage, est particulièrement éclairant. Comme le note l'analyse, La femme de maison est en réalité le pendant de la maîtresse de maison. Lorsque Mme Garemba dit à Saida : « *La pauvre! Tu te rends compte qu'à son âge, elle n'a pas de maison, pas d'enfants, même pas quelqu'un à qui penser* » (Calixthe Beyala, *Les Honneurs Perdus*, p.196) Le lecteur comprend qu'il s'agit de "l'hôpital qui se moque de la charité". Les deux femmes malgré leurs différences de statut social, partagent la même solitude, le même vide affectif, la même impossibilité d'exister pleinement comme sujets.

Cette analyse rejoint une réflexion plus large sur la condition féminine dans l'œuvre de Beyala. Comme le souligne un critique, les personnages féminins de Beyala sont des femmes insoumises qui refusent d'entrer dans des cadres étroits que la société leur assigne. Mais cette insoumission, faute de pouvoir s'exprimer par des canaux socialement acceptés, passe nécessairement par le corps et se trouve immédiatement stigmatisée comme libertinage.

L'analyse des œuvres de Zola et de Beyala révèle une étonnante convergence dans la manière dont la carence éducative pousse les femmes vers ce que la société appelle libertinage. Chez Zola dans une perspective naturaliste, le corps féminin devient une arme inconsciente, force destructrice chez Nana, mécanisme sociale chez les bourgeoises adultères, par ce que l'éducation n'a pas donné aux femmes d'autres moyens d'exister ou de se défendre. Chez Beyala dans un contexte postcolonial, le corps devient le vecteur d'une révolte qui ne peut pas s'exprimer autrement faute d'accès au savoir et à la parole légitime.

Dans les deux cas, le libertinage apparaît moins comme un choix moral que comme une conséquence mécanique : celle d'un système social qui, en refusant aux filles l'accès à l'éducation, les condamne à n'avoir que leur corps pour monnaie d'échange, pour arme de survie ou pour langage de la révolte. Il reste donc à examiner dans une dernière partie, comment ce libertinage est utilisé par la société pour justifier le maintien des femmes dans l'ignorance, un cercle vicieux que Zola et Beyala dénoncent chacun à sa manière.

### **III- Le libertinage : une conséquence tragique du déterminisme social**

Au-delà du jugement moral, Zola et Beyala utilisent la fiction pour dénoncer les mécanismes sociaux qui produisent le

libertinage. Ce n'est pas une tare innée, mais le fruit d'un système qui refuse aux femmes l'accès à l'éducation et à l'autonomie.

### ***III-1-Zola : le réquisitoire naturaliste contre l'hypocrisie bourgeoise***

Pour Zola, l'adultère et la prostitution ne sont pas des vices, mais des produits. Le roman **Pot-Bouille** est un réquisitoire contre l'éducation des femmes. En enfermant les filles dans l'ignorance et en les mariant sans leur apprendre à connaître leur propre corps, et leur nature physiologique, la société bourgeoise crée elle-même les conditions de l'adultère. Les mères, comme Mme Vuillaume, sont les premières agentes de ce système, reproduisant un modèle éducatif qui garantit l'hypocrisie généralisée. La non-éducation est ainsi un rouage essentiel de la machine sociale naturaliste : elle conditionne les femmes à devenir ce que la société dit redouter, mais ce qu'elle produit en secret. L'écrivain montre à plusieurs reprises la façon dont les personnages féminins sont élevés conformément aux normes de la bourgeoisie du XIX<sup>e</sup> siècle, normes qui engendrent mécaniquement leur contraire : la débauche des femmes.

### ***III-2-Beyala : la dénonciation de l'impensé culturel***

Calixthe Beyala de son côté utilise l'outrance et la provocation pour mettre au jour l'impensé culturel concernant la place des femmes. Abdou Traoré qui insulte sa femme en lui disant que personne ne voudrait d'elle, même pas comme putain, représente une violence des mots, qui sert une cause esthétique : celle de dénoncer une société faite par et pour les hommes. En faisant de l'instruction un tabou, la société traditionnelle maintient les femmes dans un état de minorité. Lorsque celles-ci essaient de briser les barrières de ces injustices, elles sont perçues et stigmatisées de femmes libres dans un regard de femmes insoumises, ne mettant pas en valeur la tradition. Le

libertinage est donc l'étiquette infamante que la société patriarcale colle sur toute tentative d'autonomie féminine, surtout lorsqu'elle passe par une revendication intellectuelle. Le destin tragique de Mme Garembe, qui finit par se donner la mort, peut être lu comme un sacrifice pour la liberté des femmes dans un monde qui leur refuse le droit à l'indépendance intellectuelle et le droit à l'épanouissement personnel.

## **Conclusion**

En définitive, l'analyse croisée et comparative de l'œuvre d'Émile Zola et celle de Calixthe Beyala révèle une étonnante continuité dans la dénonciation des mécanismes qui lient la non-scolarisation des filles à ce que la société nomme le libertinage. Il s'agit là d'un point névralgique à partir duquel se construit le destin des femmes. À travers deux siècles et deux continents pourtant éloignés, les deux romanciers tissent le même constat : la non-scolarisation ou la mauvaise éducation des filles n'est jamais un accident ni une simple négligence, mais bien un pilier fondamental de l'ordre patriarcal qui organise méthodiquement la vulnérabilité féminine. Pour Zola, dans une perspective naturaliste, c'est le milieu bourgeois ou populaire qui, par une éducation absente ou hypocrite, pousse la femme à l'adultère ou à la prostitution. Pour Beyala, dans un contexte postcolonial, c'est la tradition qui, en refusant l'instruction aux femmes, les pousse à une révolte dont la transgression sexuelle est la seule voie d'expression possible, les condamnant à être perçues comme des libertines.

Dans les deux cas, le libertinage apparaît moins comme une cause que comme une conséquence : celle d'un ordre social qui, en privant les femmes d'éducation, les prive de la possibilité d'être autre chose que des objets de désir, de reproduction ou de mépris. Zola et Beyala, chacun à sa manière, en écrivant le féminin, écrivent surtout l'injustice d'un monde où l'ignorance

imposée aux femmes, est la plus sûre garantie de leur asservissement et de leur malheur. Les deux écrivains se rejoignent dans ce projet commun : déplacer le blâme de la femme vers la société qui la forme, de l'individu vers le système qui le détermine. Un siècle et demi sépare **L'Assommoir** de **Maman a un amant**, et pourtant la question posée par Zola reste brûlante chez Beyala. Cette persistance à travers le temps et l'espace dit assez l'ampleur du combat à mener. L'utilité de cette étude réside donc dans sa capacité à faire le pont entre la recherche universitaire et les enjeux concrets de la lutte pour l'égalité. En mettant en lumière, à travers deux grandes plumes littéraires les mécanismes qui lient non-scolarisation et vulnérabilité des femmes, elle contribue à :

Informar les politiques éducatives et sociales sur le problème lié à la scolarisation de la jeune fille

Déconstruire les stéréotypes de genre persistants dans la société

Offrir des outils pédagogiques pour les enseignants et formateurs pour de meilleures approches éducatives

Alimenter la réflexion citoyenne sur la justice sociale et l'émancipation féminine...

Dans une époque où les droits des femmes sont régulièrement remis en cause et où les inégalités scolaires persistent à l'échelle mondiale, cette étude rappelle que la littérature n'est pas seulement un objet de contemplation, mais aussi un instrument de connaissance critique et un levier efficace de transformation sociale.

En mettant leur art au service de cette cause, les deux romanciers nous rappellent que la littérature n'est pas seulement divertissement, mais aussi et surtout un instrument de lucidité et vecteur de justice.

## Bibliographie

**Calixthe Beyala**, 1996, *Les Honneurs Perdus*, Albin Michel, Paris.

**Calixthe Beyala**, 1993, *Maman a un Amant*, Albin Michel, Paris.

**Celestin Diabangouaya**, 2005, *Le corps féminin comme lieu d'inscription de la révolte dans Maman a un amant de Calixthe Beyala*, In *Littératures africaines et corporalité*, sous la direction de Jean-Marie Volet, L'Harmattan, Paris, 2005.

**Émile Zola**, 1978, *L'Assommoir*, Collection Folio Classique, Paris.

**Émile Zola**, 1984, *Nana*, Collection Folio Classique, Paris.

**Émile Zola**, 1982, *Pot-Bouille*, Collection Folio Classique, Paris.

**Émile Zola**, 1881, *L'adultère dans la bourgeoisie*, Figaro, 28 février.

**Georges Becker**, 1980, *Émile Zola : L'homme et l'œuvre*, La pensée universelle, Gallimard, Col. Bibliothèque de La Pléiade Paris.

**Gustave Flaubert**, 1880, *Lettre autographe adressée à Émile Zola*, le dimanche 15 février à Croisset.